L'ÉNIGME
D'AMARA
ROMAN
LORD GOMA

L'ÉNIGME D'AMARA

Roman

Il n'y a pas de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux dans la misère.

— Dante Alighieri, La Divine Comédie

On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

— Antoine de Saint-Exupéry

Tout être humain porte en lui une énigme qu'il ne résoudra jamais entièrement.

— Fiodor Dostoïevski

NOTE

Ce roman est une œuvre de fiction dont les personnages, les lieux et les situations sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, avec des lieux géographiques précis ou des événements réels, serait purement fortuite. Les noms de villes, de pays et de quartiers ont été volontairement omis pour conférer à cette histoire une portée universelle. Elle appartient à tous ceux qui ont aimé, et qui, un jour, n'ont pas compris pourquoi ils avaient cessé d'être aimés.

PROLOGUE

Il existe des instants qui ne meurent jamais. Ils se contentent de changer de forme. Ils deviennent des cicatrices que l'on ne montre pas, des nuits où l'on scrute le plafond sans le voir, des matins où le café a le goût de quelque chose que l'on ne saurait nommer. Ils deviennent, à force d'être portés, une seconde peau. Et cette peau, on finit par ne plus savoir si elle vous appartient ou si vous lui appartenez.

Je m'appelle Elie Nkamba. J'avais vingt-cinq ans la première fois que j'ai vu Amara. J'en avais vingt-huit quand elle a disparu de ma vie comme disparaît la pluie en saison sèche, sans prévenir, sans laisser même la boue pour attester de son passage. Et j'en ai maintenant trente, et je ne sais toujours pas ce qui s'est passé.

C'est peut-être pour cela que j'écris. Non pour comprendre ; je crois avoir renoncé à cette ambition. Mais pour tenir

compagnie à cette incompréhension. Pour lui donner une chambre digne d'elle, avec des murs, un toit, des fenêtres sur lesquelles viendront se coller les visages de tous ceux qui, comme moi, ont un jour tenu le bonheur entre leurs mains et ne savent pas comment il leur a échappé.

Ce que je m'apprête à raconter n'est pas une histoire d'amour. Ou plutôt : c'est davantage qu'une histoire d'amour. C'est l'histoire d'un homme confronté à l'opacité irréductible de l'autre, à ce silence abyssal qui sépare deux êtres même quand ils dorment dans le même lit, à cette vérité désagréable que nous refusons d'admettre : que nous ne connaissons jamais vraiment ceux que nous aimons, que nous n'aimons jamais que l'idée que nous nous faisons d'eux.

Voici donc l'histoire d'Amara et d'Elie. L'histoire de trois ans de lumière et d'une nuit d'extinction. L'histoire d'une énigme sans solution.

PREMIÈRE PARTIE

LA SAISON DES COMMENCEMENTS

Le hasard, c'est peut-être le
pseudonyme de Dieu quand il
ne veut pas signer.
— Anatole France

CHAPITRE PREMIER : L'HOMME SANS BOUSSOLE

La ville vivait sans lui demander son avis. C'était là son problème fondamental, sa névrose originelle si l'on peut se permettre ce mot savant pour désigner ce qui n'était finalement qu'une confusion ordinaire : Elie Nkamba existait dans la ville comme on existe dans un rêve d'autrui. Il y occupait un espace, il y consommait de l'air et de la nourriture frelatée vendue dans des sachets en plastique, il y produisait une ombre que le soleil impitoyable de l'Afrique projetait sur le bitume fissuré, mais il n'y avait pas de place qui fût vraiment la sienne, pas de case prévue pour lui dans l'immense tableau de la vie sociale.

Il était étudiant. Ce mot, dans cette ville-là, à cette époque-là, charriait une équivoque fondamentale. Étudiant voulait dire : en train de devenir. Mais en train de devenir quoi ? C'était précisément la question que personne ne posait et que tout le monde évitait avec la grâce tacite de ceux qui

connaissent la réponse et qui savent que la réponse est inconfortable.

L'université publique où il traînait ses sandales, des sandales dont la semelle droite avait développé une pathologie propre, une façon de claquer à chaque pas comme pour signaler sa présence à ceux qui auraient pu l'oublier, cette université était une institution remarquable en ceci qu'elle dispensait de la formation comme d'autres institutions dispensent des formulaires administratifs : en quantités suffisantes pour occuper les gens, en qualité insuffisante pour les transformer véritablement.

Elie étudiait. Il étudiait avec la conscience aiguë d'un homme qui marche dans le brouillard et qui sait qu'au bout du brouillard il y a peut-être un précipice, ou peut-être une prairie, ou peut-être un autre brouillard encore plus épais. Il étudiait parce que ses parents lui avaient dit d'étudier, parce que la société autour de lui avait décidé que l'université était la passerelle obligatoire entre l'enfance et la respectabilité, parce qu'il n'avait pas eu la lucidité, ou le courage, selon les jours, de faire autrement.

Sa chambre était petite. Elle était de cette petitesse qui n'est pas une question de mètres carrés mais une question de destinée : les murs semblaient avoir décidé, une fois pour toutes, de ne pas s'écarter davantage. On y trouvait un lit au sommier grinçant qui commentait chacun de ses mouvements nocturnes avec une éloquence satirique, une table sur laquelle s'empilaient des polycopiés aux encres défaillantes, une chaise qui boitait légèrement vers la gauche, comme si elle avait elle aussi ses opinions politiques, et une fenêtre qui donnait sur la façade d'un autre immeuble identique, peuplé d'autres étudiants identiques, tous en train de rêver d'une vie moins identique.

C'est dans cette chambre, un soir de petit harmattan où la poussière rendait l'air comestible, qu'il avait lu pour la première fois Kafka. Il avait emprunté le livre à un camarade de promotion qui avait fait une moue dubitative en le lui tendant, comme si prêter un livre de Kafka était un acte dont il convenait de mesurer les conséquences. Elie avait commencé à lire debout, dans le couloir de la bibliothèque, et n'avait pas pu s'arrêter. Ce Franz K., cet homme arrêté sans

qu'on lui explique pourquoi, condamné sans qu'on lui explique pourquoi, il avait reconnu quelque chose. Pas dans le détail de l'histoire, mais dans la sensation. La sensation d'être pris dans une mécanique dont on ne comprend pas les rouages et dont on n'a pas choisi d'être la pièce.

Sa mère appelait les deux derniers vendredis de chaque mois. Sa voix arrivait depuis la ville lointaine où elle habitait, déformée par le mauvais réseau, avec des accents de sollicitude et des silences de reproche. Elle lui demandait s'il mangeait. Elle lui demandait si ses études avançaient. Elle ne lui demandait pas si, la nuit, il regardait le plafond de sa chambre avec la conviction diffuse que sa vie ressemblait à un plan de ville dont on aurait effacé toutes les rues.

Son père n’appelait pas. Son père avait une conception de la paternité qui relevait davantage de la théologie que de la pratique : il avait engendré, ce faisant il avait accompli sa part, le reste appartenait à l'enfant, à Dieu et aux circonstances. C'était une vision des choses qui avait l'avantage de sa cohérence.

Elie avait des amis. Il en avait de la sorte qu'on a à vingt-six ans dans une université africaine : des compagnons d'errance, des camarades de cour de récréation géante, des gens avec qui l'on partage la bière et l'ennui en proportions variables selon les soirs. Il y avait Césaire, étudiant en droit comme lui, qui avait la conviction que tout problème humain avait une solution juridique et qui débattait des questions les plus métaphysiques avec le lexique des procédures. Il y avait Mariette, l'unique fille du groupe, qui travaillait la nuit dans un bar pour payer ses études et qui arrivait parfois au cours du matin avec les yeux d'une personne qui a regardé trop de monde en même temps. Il y avait Théo, surnommé le Philosophe, qui ne finissait jamais ses phrases parce qu'il estimait que les conclusions étaient le refuge des esprits paresseux.

Et puis il y avait les jours ordinaires, les jours sans événement, les jours qui se ressemblaient avec une opiniâtreté décourageante. Le réveil au son du klaxon d'un bus. Le café soluble trop sucré. Le long trajet jusqu'à l'université à pieds ou à moto, qui avaient la philosophie de l'optimisme spatial, on peut toujours mettre une personne de

plus. Les cours dont certains professeurs dispensaient avec la fièvre de missionnaires éclairés et d'autres avec la résignation de condamnés.

C'est dans ce quotidien-là, un mardi banal, un de ces jours qui n'avaient pas prévu de devenir mémorables, qu'il avait rencontré Amara.

* * *

La salle d'attente du centre de santé universitaire avait la particularité d'être simultanément trop petite et trop grande : trop petite pour contenir confortablement les malades et trop grande pour que la misère de chacun pût rester privée. Les chaises en plastique orange, disposées en rangées d'une rigueur militaire que démentait leur état de délabrement progressif, accueillaient des gens dans tous les états de la souffrance humaine, du rhume banal à la détresse existentielle camouflée en migraine.

Elie était là à cause de son genou. Son genou gauche avait décidé, depuis quelques semaines, d'exprimer une opinion

douloureuse sur la question de la marche, et cette opinion se manifestait sous la forme d'une douleur sourde qui était devenue suffisamment éloquente pour mériter une consultation. Il attendait avec la patience des gens habitués à attendre, c'est-à-dire avec l'impatience soigneusement disciplinée de ceux qui savent qu'exprimer leur impatience ne changerait rien à l'affaire.

Elle est entrée dans la salle d'attente par la petite porte latérale, celle qui donnait sur les consultations, avec la démarche de quelqu'un qui connaît ses droits dans l'espace qu'il occupe. Elle portait une blouse blanche dont l'amidon témoignait encore d'un matin récent, un stéthoscope autour du cou comme un accessoire de prestidigitateur, et elle tenait dans sa main un carnet de notes qu'elle consultait en marchant avec la concentration de quelqu'un qui lit un message urgent. Elle était belle de cette beauté qui ne se signale pas d'elle-même, qui n'annonce pas son entrée, qui se découvre progressivement comme on découvre un paysage en sortant d'un tunnel.

Elle a dit quelque chose. Elle a dit : « Monsieur Nkamba ? » Et il a levé la tête, et leurs regards se sont croisés, et rien ne s'est passé d'extraordinaire, aucun tremblement de terre n'a secoué la salle d'attente aux chaises orange, aucun chœur angélique n'a accompagné ce moment d'une bande sonore adéquate. Le monde a continué de tourner avec sa désinvolture coutumière.

Seulement, et c'est là le détail que la mémoire, contrairement au présent, sait reconnaître à sa juste valeur, il y avait dans ses yeux quelque chose que l'on ne voit pas souvent dans les yeux des médecins de centre de santé universitaire un mardi matin : une attention réelle. Non pas l'attention professionnelle, cette bienveillance clinique qui se retire avec la blouse à dix-sept heures, mais quelque chose de personnel, de spécifique, une façon de le regarder comme si son existence à lui, Elie Nkamba, étudiant sans boussole aux sandales philosophes, était un phénomène digne d'intérêt.

Il s'est levé. Il a failli trébucher sur la sacoche de la dame assise à sa gauche. Il s'est rattrapé avec une grâce que personne dans la salle n'a remarquée, et c'était très bien ainsi.

Il l'a suivie jusqu'au cabinet de consultation.

CHAPITRE II : AMARA, OU LE MYSTERE DES CHOSES CLAIRES

Son vrai nom était Amara Diallo, mais ce n'est pas ce qu'elle lui a dit d'abord. Elle lui a dit son titre, docteur Diallo, avec une précision qui n'était pas de l'arrogance mais de la clarté, la clarté de ceux qui ont appris à nommer les choses pour éviter les malentendus. C'est seulement plus tard qu'il apprendrait le prénom, et c'est encore plus tard qu'il comprendrait ce que ce prénom contenait.

Amara. En langue mandingue, le mot désignait quelque chose comme l'immortalité, ou la force, selon les régions et les érudits. Dans d'autres langues du continent, il évoquait la grâce, la douceur de ce qui dure. Elle portait ce prénom sans le porter vraiment, elle n'était pas du genre à se laisser définir par ce qu'on avait décidé pour elle avant sa naissance. Elle était le docteur Diallo, médecin généraliste de vingt-huit ans, qui examinait les genoux des étudiants les mardis matin avec

la compétence rigoureuse qu'elle apportait à tout ce qu'elle faisait.

Elle avait palpé son genou avec des gestes précis, économes, sans geste superflu. Elle avait posé des questions : depuis combien de temps ? à quel moment de la journée ? est-ce que la douleur irradie ? Elie répondait, et en répondant il observait. Il observait la façon dont elle écoutait, penchée légèrement en avant, le stylo immobile dans sa main comme en suspens, les yeux qui ne quittaient pas son visage même quand il ne parlait pas de la douleur mais des circonstances de la douleur, de l'escalier à franchir le matin, du poids des livres, de ces détails que les médecins pressés n'écoutent pas. Elle écoutait, elle.

C'était déjà là, dans cette salle de consultation aux murs vert pâle et à l'éclairage de néon qui rendait tout le monde légèrement cadavérique, cette qualité particulière d'Amara qu'il mettrait des mois à formuler et des années à pleurer : elle avait l'art de rendre les gens réels. Sous son regard, on cessait d'être un numéro de dossier, un genou douloureux,

une vague présence dans la salle d'attente. On devenait une personne avec un genou douloureux, ce qui est très différent.

Elle lui avait diagnostiqué une tendinite légère. Repos relatif, anti-inflammatoires, pas de sport pendant deux semaines. Elle avait écrit tout cela sur une ordonnance d'une écriture illisible, il avait remarqué avec une satisfaction secrète que l'écriture médicale transcendait les nationalités et les latitudes, qu'elle était partout cette même écriture qui semblait avoir été conçue pour être déchiffrée par les seuls pharmaciens et par les seuls urgentistes.

Il avait pris l'ordonnance. Il avait dit merci. Il s'était levé.

Et puis, et c'est ici que commence la véritable histoire, car tous les récits ont un moment de bascule imperceptible que l'on ne reconnaît jamais dans l'instant, il avait dit, sans avoir préparé la phrase, sans avoir calculé l'effet, avec la spontanéité imprudente des gens qui pensent à voix haute :

« Je n'ai jamais vu quelqu'un écouter comme ça. »

Il y avait eu un silence. Un silence de la qualité de ceux qui se produisent juste avant quelque chose.

Et elle avait levé les yeux de son carnet. Et elle l'avait regardé. Et elle avait souri, d'un sourire qui n'était pas destiné aux patients mais à lui, à Elie Nkamba spécifiquement, un sourire avec un prénom dedans.

« Vous avez un genou intéressant à écouter. »

Ce n'était pas une réponse particulièrement brillante. C'était même, objectivement, une réponse assez ordinaire. Mais le monde, parfois, est construit d'ordinarités qui se réarrangent d'une certaine façon et deviennent extraordinaires. C'était une de ces fois.

Il était sorti du cabinet de consultation avec son ordonnance pour la tendinite et quelque chose en plus, quelque chose qui n'avait pas de nom médical et qui ne s'acquérait pas dans les pharmacies.

CHAPITRE III : LA GEOGRAPHIE DE L'ENTRE-DEUX

Il n'était pas retourné au centre de santé pour son genou. Il n'en avait pas eu besoin, la tendinite avait obéi avec une docilité touchante aux prescriptions du docteur Diallo, comme si elle aussi avait été sensible à quelque chose dans la façon dont le traitement avait été prescrit. Il était retourné parce que l'erreur de calcul était là, flagrante : il avait oublié de demander quelque chose. Il n'avait pas su quoi, sur le moment. Il avait mis plusieurs jours à identifier ce qu'il avait oublié de demander, et une fois identifié il avait passé encore plusieurs jours à décider si cet oubli méritait d'être réparé.

La vie est faite de ces décisions qui semblent minuscules au moment où on les prend. Pousser une porte ou ne pas la pousser. Dire une phrase ou ravaler la phrase. Faire demi-tour ou continuer d'avancer. Et ces décisions, qui ne méritent pas qu'on leur accorde plus d'une seconde de réflexion, orientent parfois une existence entière avec la souveraineté

tranquille des décisions géographiques, un degré de latitude en plus ou en moins, et c'est un autre continent.

Il était donc retourné, un jeudi de la semaine suivante, au centre de santé universitaire. Il avait préparé un prétexte, une légère douleur persistante, une inquiétude raisonnable sur la durée de la guérison. La réceptionniste, une femme corpulente qui avait l'habitude de regarder les gens avec la perspicacité de quelqu'un qui en a trop vu pour être dupe de quoi que ce soit, lui avait demandé avec une politesse qui ne cachait pas grand-chose de son scepticisme s'il avait bien un rendez-vous.

Il n'avait pas de rendez-vous.

Il était reparti.

Ce n'était pas une défaite. C'était une répétition. Les répétitions, chez les hommes de sa génération et de son milieu, étaient un art consommé, on s'y entraînait depuis l'enfance, à force de formulaires rejetés et de portes closes et

de fonctionnaires absents et de promesses qui changeaient de date comme les saisons changent de couleur.

C'est finalement Césaire qui, sans le savoir, avait résolu le problème. Césaire, qui étudiait le droit avec la conviction que le droit était la solution à tous les problèmes y compris les problèmes cardiaques, avait organisé ce vendredi-là une soirée dans un appartement qu'il partageait avec deux autres étudiants. Une soirée ordinaire : musique, boissons, conversations qui allaient de la politique africaine à la philosophie du football en passant par les ragots universitaires.

Amara était là. Elle était là parce qu'elle était la cousine d'un ami d'un ami de Mariette, et c'est ainsi que les chaînes humaines fonctionnent dans ces villes-là, par ramifications, par affinités de proximité, par coïncidences dont on ne comprend la logique qu'après coup.

Elle était là, dans ce petit salon encombré de gens et de fumée, tenant un verre d'eau, pas d'alcool, il l'avait noté, avec la désinvolture tranquille de quelqu'un qui n'a besoin

d'aucune substance extérieure pour se sentir autorisée à occuper l'espace. Elle ne portait pas sa blouse blanche. Elle portait un boubou jaune d'une élégance sobre, et ses cheveux naturels formaient autour de sa tête une couronne qui avait l'air d'une déclaration d'intention.

Il avait traversé le salon. Il avait failli trébucher, c'était une constante avec lui et Amara, cette tendance à la maladresse physique dans les moments décisifs, comme si son corps décidait d'exprimer par des voies corporelles la turbulence intérieure que son esprit s'efforçait de discipliner.

« Docteur Diallo. »

Elle l'avait regardé. Et dans ses yeux il y avait eu quelque chose, il ne saurait jamais si c'était de la reconnaissance ou de la surprise ou les deux mélangés, quelque chose qui ressemblait à de la satisfaction.

« Le genou, »

avait-elle dit simplement, et dans ce seul mot il y avait toute leur histoire antérieure, le cabinet de consultation, l'ordonnance illisible, le sourire, la phrase sur l'écoute.

« Le genou va mieux. Merci à vous. »

Il avait dit cela et puis il avait eu un blanc. Le blanc des gens qui ont préparé leur entrée et pas la suite. Elle l'avait regardé avec une bienveillance amusée, elle avait ce pouvoir de rendre les silences des autres confortables, et elle avait dit :

« Vous voulez bien de la compagnie pour garder ce verre ? »

Et elle avait désigné l'endroit où elle se tenait, contre le mur, légèrement à l'écart de la foule. Et il avait compris que c'était elle qui l'invitait, pas lui qui l'invitait, et il avait trouvé cela tellement beau qu'il avait failli le dire à voix haute.

Il était resté contre ce mur jusqu'à minuit passé. Ils avaient parlé. Ils avaient parlé comme parlent les gens qui découvrent qu'ils ont des choses à se dire, avec un mélange

d'enthousiasme et de prudence, de confidence et de retenue, comme des joueurs d'échecs qui sont aussi des joueurs de musique et qui ne savent pas dans quel registre ils se trouvent.

Elle lui avait dit qu'elle était médecin généraliste depuis deux ans. Qu'elle préparait une spécialisation en médecine interne. Qu'elle était fille unique, que ses parents vivaient loin, que vivre seule dans cette ville n'était pas un drame mais une géographie qu'il fallait apprendre à habiter. Elle disait les choses directement, sans les orner d'inutiles circonlocutions, mais avec une douceur dans la voix qui empêchait la franchise de ressembler à de la brutalité.

Il lui avait dit qu'il étudiait le droit. Il lui avait dit que le droit l'intéressait dans la mesure où il était une tentative de mettre de l'ordre dans le désordre humain, mais que cette tentative lui semblait souvent vaillante et souvent vouée à l'échec. Il lui avait dit, et c'était plus qu'il ne disait d'habitude à une personne rencontrée depuis moins de deux heures, qu'il avait parfois l'impression d'avancer dans un plan de ville dont toutes les rues menaient à des ruelles sans issue.

Elle l'avait écouté. Elle l'avait vraiment écouté. Et puis elle avait dit :

« Les ruelles sans issue ont souvent des murs intéressants. C'est là que les gens écrivent ce qu'ils ne disent pas à voix haute. »

Il avait pensé à Kafka. Il avait pensé à ce Franz K. qui arpentait des couloirs labyrinthiques à la recherche d'un jugement qu'on ne lui rendrait jamais. Il avait pensé que peut-être les ruelles sans issue n'étaient pas le problème mais le décor, et que le problème ou son absence se tenait debout dans ce décor et choisissait quoi y voir.

Quand il était rentré chez lui, après minuit, dans les rues trop éclairées ou trop sombres selon les quartiers, il avait su. Il avait su avec la certitude obscure de ce qui ne se démontre pas mais qui s'impose : Amara Diallo n'était pas seulement une médecin qui avait bien examiné son genou. Amara Diallo était quelqu'un avec qui il voulait continuer de parler.

Indéfiniment. À propos de n'importe quoi. Et de préférence de tout.

CHAPITRE IV : LES LOIS NON ECRITES DU COMMENCEMENT

Ils ne se sont pas retrouvés le lendemain. Ni les jours suivants. Les commencements dans cette ville-là, à cette époque-là, avaient leurs protocoles non écrits, leurs rituels tacites, leur chronologie imposée par une géographie sociale qui prescrivait les vitesses convenables. On ne se précipitait pas. On laissait l'impatience mûrir comme un fruit qui sait lui-même quand il est prêt.

Ils s'étaient échangé des numéros, à la fin de la soirée, avec la désinvolture calculée de ceux qui veulent que les choses aient l'air naturelles. Et puis chacun était rentré de son côté, emportant la conversation dans la tête comme un livre dont on n'a pas encore lu la fin et dont on devine qu'elle sera bonne.

Elie avait résisté trois jours. Trois jours pendant lesquels il avait eu des conversations imaginaires avec elle, testé

mentalement des formulations, répété des premières phrases avec la minutie d'un avocat préparant sa plaidoirie. Puis il avait écrit un message. Un message court, neutre, chargé de sens par son refus apparent d'être chargé de sens.

Je voulais vous remercier pour la soirée d'avant-hier. La conversation sur les ruelles m'a occupé depuis.

Il avait relu ce message neuf fois avant de l'envoyer. Puis il l'avait envoyé et avait posé son téléphone face contre le matelas, comme on pose quelque chose de trop précieux pour qu'on l'abîme par une attention excessive.

Elle avait répondu vingt minutes plus tard.

Les ruelles continuent de vous occuper parce qu'elles ne sont pas des culs-de-sac. Elles sont des points de départ déguisés. Bonne journée, monsieur Nkamba.

Il avait relu cette réponse peut-être vingt fois. Pas pour en extraire un sens caché, le sens était là, clair, mais pour le

plaisir de le relire. Pour le plaisir de vivre dans ce texte encore un peu.

Ils avaient échangé des messages pendant deux semaines. Des messages d'abord courts et formels, puis de plus en plus longs, de plus en plus francs, comme deux explorateurs qui testent la solidité du terrain avant de s'y aventurer vraiment. Elle écrivait bien, pas brillamment, pas avec les ornements rhétoriques qu'il admirait dans les romans, mais avec une précision qui rendait ses mots plus lourds que leur volume ne le laissait présager. Elle choisissait ses mots comme on choisit les ingrédients d'une recette : rien de superflu, rien d'insuffisant.

Puis il y avait eu le café. Un dimanche après-midi, dans un de ces petits établissements qui n'ont pas de nom sur la façade mais que tout le monde connaît, coincé entre une boutique de téléphonie et une agence de transfert d'argent. Un endroit sans prétention, avec des chaises en plastique et une femme derrière le comptoir qui préparait le café dans une cafetière italienne avec la concentration d'une alchimiste.

Amara était arrivée à l'heure. Il était là depuis cinq minutes, il était arrivé trop tôt, comme toujours, par une incapacité constitutionnelle à gérer l'attente de l'autre côté, l'attente de celui qui sait qu'il sera attendu et qui choisit d'arriver à temps pour éviter d'être celui qui fait attendre.

Elle portait ce jour-là une robe bleue, bleue du bleu des rivières vues d'en haut, et elle n'avait pas son stéthoscope et elle n'avait pas sa blouse et elle n'avait pas son carnet, et elle était Amara, juste Amara, sans l'appareil professionnel qui jusque-là avait organisé leur rapport.

Ils avaient bu le café. Ils avaient parlé pendant trois heures. La femme derrière le comptoir les avait regardés parfois avec le sourire de ceux qui savent reconnaître ce qui se passe mais qui ont la grâce de ne pas le commenter.

Au bout de trois heures, quand la lumière du soleil avait changé de qualité et que les ombres s'étaient allongées sur le bitume comme des bras tendus vers l'est, Amara avait dit :

« Je dois y aller. »

Et puis, en se levant, elle avait dit autre chose. Elle avait dit :

« Je suis contente que votre genou ait eu des problèmes. »

Il avait compris que c'était la façon dont Amara disait ce qu'elle ne disait pas directement. Il avait compris que c'était sa façon à elle d'ouvrir une porte.

Il avait dit : « Moi aussi. »

Et c'était vrai. Et c'était un commencement.

CHAPITRE V : L'INVENTAIRE DU BONHEUR

Le bonheur, Elie l'avait appris avec Amara, n'est pas un état. C'est une pratique. C'est quelque chose qui se fait, comme on fait la cuisine ou comme on fait le ménage, avec régularité, avec attention, avec la conscience que si l'on s'en détourne trop longtemps, il se détériore.

Ils avaient appris ensemble. Ils avaient appris la géographie de l'autre, ses habitudes, ses intolérances, ses joies particulières, ses manières d'être triste, ses façons de rire. Elie riait souvent et fort, d'un rire qui commençait dans le ventre et remontait par tout le reste. Amara riait différemment, un rire qui arrivait avec un léger retard, comme si le bonheur devait traverser une frontière intérieure avant de se manifester, mais qui, une fois arrivé, avait une qualité de durée, une résonance qui restait dans l'air après que la cause du rire était passée.

Il y avait les dimanches. Les dimanches étaient devenus leur territoire. Les dimanches, Amara ne travaillait pas, elle avait cette liberté dominicale que les semaines intenses de la médecine rendaient sacrée. Et Elie, qui n'avait pas d'horaires fixes au sens où les horaires fixes n'existaient pas vraiment dans la vie universitaire, se rendait disponible avec une constance qui était une forme de déclaration silencieuse.

Les dimanches, ils marchaient. Ils marchaient dans cette ville qui ne les reconnaissait pas, qui n'avait pas prévu de place pour eux, et qui pourtant était le décor de ce qui leur arrivait. Ils marchaient et ils parlaient, et leurs conversations avaient cette qualité particulière de celles que l'on n'a qu'avec une seule personne dans une vie, des conversations sans censure, sans performance, des conversations qui ressemblaient à de la pensée à voix haute.

Elle lui avait parlé de ses années d'études en médecine. Des nuits à la bibliothèque, du corps humain déplié comme une carte et appris comme on apprend une langue étrangère, anatomie, biochimie, pharmacologie, chaque discipline une province avec ses propres règles et ses propres exceptions.

Elle lui avait parlé de ce moment, en troisième année, où elle avait failli abandonner, pas parce que c'était trop difficile, mais parce qu'elle avait réalisé qu'elle avait choisi la médecine pour de bonnes raisons et de mauvaises raisons mélangées, et démêler les unes des autres avait pris du temps.

Il lui avait parlé de son père, de ce père théologien involontaire dont la vision de la paternité se réduisait à l'acte générateur. Il lui avait parlé de sa mère, de ses appels du vendredi, de la tendresse difficile de cette femme qui aimait fort et qui exprimait cet amour par la sollicitude pratique plutôt que par les mots doux. Il lui avait parlé de Kafka, de Dostoïevski, de ces deux grands névrosés de la littérature mondiale qui avaient réussi à transformer leur incapacité à comprendre le monde en œuvres qui aidaient le monde à se comprendre un peu.

Amara avait lu les deux. Elle avait lu Kafka avec une résistance initiale, trop abstrait, trop froid, et puis avait été vaincue, comme tout le monde, par La Métamorphose. Elle avait lu Dostoïevski avec un enthousiasme sans réserve, elle aimait ces personnages qui portaient leurs contradictions à la

surface de la peau, qui ne cachaient pas leur désordre intérieur sous une apparence ordonnée.

« C'est pour cela que tu m'intéresses, »

lui avait-elle dit un dimanche, dans un jardin public aux allées défoncées mais aux arbres majestueux.

« Tu portes tes questions à l'extérieur. Tu n'essaies pas de les cacher. »

Il avait été surpris par cela. Il s'était toujours cru un homme relativement fermé, pas taciturne, non, mais retenu, avec des zones d'ombre soigneusement gérées. L'idée qu'Amara le lise autrement, avec davantage de transparence qu'il ne se croyait avoir, l'avait d'abord déconcerté, puis flatté, puis inquiété. Car si elle le lisait si clairement, qu'est-ce que cela signifiait pour les parties de lui qu'il ne montrait à personne ?

Mais l'inquiétude ne s'était pas installée. Elle avait passé sans laisser de trace, balayée par la qualité de l'air ce dimanche-là, par les enfants qui jouaient à quelques mètres de là avec

des bruits d'oiseaux et des éclats de rire, par la façon dont Amara avait, après avoir dit cette chose, simplement posé sa tête sur son épaule avec la désinvolture d'un geste ancien.

Il y avait eu les repas. Amara cuisinait bien, d'une cuisine précise, raisonnée, qui n'était pas la cuisine intuitive des grand-mères mais la cuisine informée de quelqu'un qui a appliqué à la gastronomie le même esprit méthodique qu'à la médecine. Les dimanches soir, parfois, ils cuisinaient ensemble dans le petit appartement qu'elle occupait, un appartement propre, fonctionnel, avec des livres partout et des photos punaisées sur le mur comme une autobiographie visuelle.

Il avait regardé ces photos avec curiosité. Sa famille, des parents aux visages sérieux sur une image de cérémonie, une tante rieuse, des cousins nombreux. Sa promotion de médecine, une trentaine de visages jeunes et épuisés sur les marches d'un amphithéâtre. Et puis des photos de voyages, une forêt tropicale, une plage, une montagne à l'aube. Amara qui existait avant lui, Amara qui avait une vie dense et bien remplie dans laquelle il était récemment entré, et cette

densité préexistante, au lieu de l'intimider, l'avait rassuré. On n'entre pas dans une vie vide. On entre dans une vie pleine, et l'art est de trouver comment s'y intégrer sans bousculer ce qui s'y trouvait déjà.

Il y avait eu les petites choses. Ces petites choses qui constituent le vrai inventaire d'un amour, bien plus que les grands gestes et les déclarations solennelles. La façon dont elle lui préparait du café exactement comme il l'aimait, sans qu'il le lui eût demandé, parce qu'elle avait observé. Sa façon à lui de savoir, quand elle rentrait du travail avec ce froncement de sourcils spécifique, qu'elle avait eu une journée difficile, et de ne pas poser de questions mais de simplement être là, présent, disponible. La façon dont ils se disputaient parfois, sur des sujets importants, sur des principes, avec une franchise sans cruauté, une capacité à être en désaccord sans que le désaccord entame quelque chose d'essentiel.

Il y avait eu ses nuits d'insomnie à elle, car Amara dormait mal, avait-il découvert, avec la légèreté d'une personne dont le cerveau refusait de s'éteindre complètement. Elle se

réveillait à deux ou trois heures du matin et ne se rendormait pas avant l'aube. Dans ces nuits-là, elle lisait, ou elle pensait, ou les deux. Et parfois, quand cela lui arrivait dans les nuits où il était là, il ne dormait pas non plus. Pas parce qu'il était réveillé, mais parce qu'il avait appris à sentir son réveil dans son sommeil, et que l'idée de la laisser seule dans ses nuits d'insomnie lui était insupportable.

Il y avait eu, une fois, cette conversation à quatre heures du matin. Elle avait dit, à voix basse, dans le noir, avec la voix qu'on a quand on dit des choses qu'on ne dirait pas à la lumière :

« J'ai peur de ma propre capacité à être seule. Je suis trop bien seule. Ça me fait peur. »

Il avait réfléchi un moment dans le noir. Puis il avait dit :

« Moi j'ai peur de ma propre capacité à dépendre. Je deviens trop bien avec toi. Ça me fait peur aussi. »

Et ils avaient gardé ce silence qui contenait les deux peurs, et elles ne s'étaient pas annulées mais elles avaient coexisté, et c'était suffisant.

C'était le bonheur. Ce n'était pas parfait. Ce n'était pas exempt d'inquiétudes. Mais c'était réel, et la réalité du bonheur est plus précieuse que sa perfection.

DEUXIÈME PARTIE

LA SAISON DU MILIEU

L'amour n'est pas seulement
un sentiment, c'est un art, et
comme tout art, il demande
de la connaissance et du
travail.

- Erich Fromm, L'Art d'aimer

CHAPITRE VI : LES DEUX ARCHITECTURES

Il y avait, dans leur relation, deux architectures distinctes qui coexistaient avec une harmonie que ni l'un ni l'autre n'aurait su entièrement expliquer.

La première architecture était celle d'Amara. Elle était faite de clarté, d'organisation, de ce sens aigu des priorités que développent les gens dont le travail n'admet pas l'approximation. Amara vivait dans un monde où les erreurs avaient des conséquences concrètes sur des corps concrets, où un mauvais diagnostic n'était pas une approximation académique mais une souffrance réelle pour quelqu'un de réel. Elle avait intégré cette rigueur dans toutes les dimensions de son existence : ses emplois du temps, ses engagements, ses promesses. Quand Amara disait quelque chose, elle le faisait. C'était simple. C'était rassurant. C'était parfois, dans les moments de fatigue, légèrement oppressant de se trouver à côté d'une personne dont la fiabilité

ressemblait à une forme de reproche permanent adressé à sa propre irrégularité.

La seconde architecture était celle d'Elie. Elle était faite de digressions, de curiosités obliques, de cette intelligence qui n'avance pas en ligne droite mais qui spirale, qui revient, qui fait des détours dont on ne comprend l'utilité qu'après coup. Elie pensait à voix haute et dans toutes les directions. Ses plans de travail avaient l'allure de procès-verbaux d'assemblées générales mouvementées, beaucoup de points à l'ordre du jour, peu de conclusions formelles, des décisions remises à une prochaine séance dont la date était vague. Il compensait ce désordre par une capacité d'adaptation que lui enviaient ses camarades plus méthodiques, une façon de saisir les opportunités quand elles se présentaient parce qu'il les reconnaissait sans avoir besoin de les avoir planifiées.

Ces deux architectures auraient pu se heurter. Elles se sont nourries. Amara apprenait d'Elie la valeur de la digression, la richesse de ce qui n'est pas prévu. Elie apprenait d'Amara la puissance de la constance, la dignité de la parole tenue. Ils

s'éduquaient mutuellement sans le formuler ainsi, parce que les vraies éducations se font toujours à l'insu des éduqués.

Il y avait cependant une zone de friction. Une seule, mais réelle. Et cette zone portait un nom dont ils ne parlaient jamais directement : l'asymétrie.

Elle était médecin, lui était encore étudiant. Elle gagnait sa vie, lui dépendait d'une bourse universitaire modique et de l'aide ponctuelle de sa mère. Elle avait une trajectoire claire, la spécialisation, la pratique, la carrière construite sur des fondations solides, et lui avait une trajectoire incertaine qui pourrait mener au tribunal, à l'entreprise, à l'administration, selon les vents et selon comment il parvenait à discipliner ses dons naturels.

Cette asymétrie n'était jamais nommée par aucun des deux. Mais elle existait dans l'espace entre eux comme un meuble qu'on aurait appris à contourner sans le regarder. Quand ils sortaient et qu'il s'agissait de payer, il y avait une microseconde de calcul, qui était invisible, qui n'était peut-être que dans sa tête à lui, mais qui existait. Quand elle lui

parlait d'un projet professionnel et qu'il répondait par ses propres projets encore flottants, il voyait parfois dans ses yeux, fugacement, et peut-être il imaginait, quelque chose qui ressemblait à de l'inquiétude.

Il en avait parlé une fois. Directement. C'était un soir après une longue journée pour elle, une de ces journées médicales qui épuisent moins par la quantité de travail que par la qualité de la souffrance humaine qu'elles font traverser. Il lui avait dit :

« Est-ce que le fait que je sois encore étudiant te pèse ? »

Elle l'avait regardé longuement avant de répondre. Et puis :

« Ce qui est, c'est transitoire. Ce que tu es, c'est permanent. Je suis avec ce que tu es, pas avec ce qui est. »

C'était la réponse d'un médecin et d'une philosophe à la fois. C'était la réponse d'Amara, précise, non ornementée, juste. Il l'avait crue. Il la croyait encore. Et cette croyance,

aujourd'hui qu'il écrit ces lignes des années après, lui semble à la fois sa plus grande naïveté et son plus grand privilège.

* * *

La première année avait passé avec la vitesse des années heureuses. Les années heureuses ont cette injustice : elles consomment le temps plus vite que les autres. Les années malheureuses s'étirent, elles ont la mauvaise conscience de l'insomnie, elles se font sentir dans chaque heure. Les années heureuses, elles, glissent comme l'eau sur une surface bien lisse.

Elie avait passé ses examens de fin d'année. Bien, mais pas brillamment, il avait donné à ses études la portion de lui-même que les dimanches avec Amara n'avaient pas réclamée, et cette portion était respectable sans être transcendante. Il ne s'en était pas inquiété outre mesure. La vie lui semblait, pour la première fois, avoir une forme reconnaissable. Un centre. Une gravité.

Amara avait commencé sa spécialisation. Les lundis, les mercredis, les vendredis, elle avait des cours en plus de ses gardes, elle rentrait parfois si tard que la nuit avait déjà changé de couleur. Elle était fatiguée d'une façon nouvelle, d'une fatigue qui avait de l'ambition en elle, la fatigue de quelqu'un qui construit quelque chose de plus grand que soi.

Elie avait appris à gérer ces nuits d'absence. Il avait appris à ne pas appeler trop souvent, à ne pas saturer l'espace entre eux avec sa présence inquiète. Il avait appris que l'amour n'est pas la contraction de l'autre mais son expansion, que bien aimer quelqu'un, c'est lui laisser la place de grandir même dans les directions qui ne vous incluent pas.

Ça avait demandé du travail. De ce travail silencieux sur soi dont personne ne voit l'effort et dont personne ne félicite l'auteur. Mais il l'avait fait, et il en était fier d'une fierté secrète, la fierté de ceux qui savent ce qu'ils ont surmonté sans l'afficher.

CHAPITRE VII : LES NUITS DOSTOÏEVSKIENNES

Il y avait des nuits, dans cette deuxième année, où quelque chose de lourd venait s'asseoir dans la pièce sans être invité.

Ce quelque chose n'avait pas de nom précis. Ce n'était pas la jalousie, pas vraiment, ou pas seulement. Ce n'était pas l'insécurité, pas entièrement. C'était quelque chose de plus complexe et de moins avouable : c'était la conscience que l'autre est un mystère, que même après deux ans de dimanches et de cafés et de nuits d'insomnie partagées, il restait chez Amara des territoires qu'il n'avait pas cartographiés, des zones de silence dont il ne connaissait pas les contours.

Dostoïevski avait écrit quelque chose là-dessus. Dostoïevski avait écrit sur cette terreur particulière, la terreur de la conscience de l'autre, de ce gouffre qui sépare deux êtres même quand ils s'aiment, même quand ils se confient, même quand ils ont l'impression d'avoir dit l'essentiel. Ses

personnages vivaient dans cet espace interstitiel avec une intensité dramatique que le quotidien n'autorisait pas, mais l'espace était réel. L'espace était là.

Par exemple : Amara ne parlait pas de ses anciens amours. C'était une ellipse consciente, respectée de part et d'autre, il ne parlait pas non plus des siennes, par équité tacite. Mais parfois, quand elle regardait quelque chose qui n'était pas là, ou quand une phrase commençait et s'interrompait à mi-chemin, il se demandait. Non pas avec la jalousie vulgaire de celui qui veut posséder le passé de l'autre, mais avec la curiosité mélancolique de quelqu'un qui comprend qu'il n'est pas le premier chapitre d'une histoire mais peut-être le troisième ou le quatrième, et qui se demande ce que les chapitres précédents ont enseigné à l'auteur.

Par exemple encore : il y avait chez Amara, certains soirs, une retraite. Une façon de se replier à l'intérieur d'elle-même, de baisser les stores, de devenir momentanément moins accessible. Ce n'était pas de la froideur. Ce n'était pas du retrait affectif. C'était davantage, mais il n'avait trouvé ce mot que bien plus tard, de la gestion. Elle gérait quelque

chose qu'elle ne lui montrait pas. Elle gestionnait avec la compétence tranquille d'un médecin qui gère la douleur de ses patients : en ne la laissant pas déborder, en l'organisant, en lui donnant sa place sans lui permettre de tout envahir.

Il avait demandé, une fois. Il avait dit, avec le ton de quelqu'un qui ouvre une porte prudemment parce qu'il ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté :

« Quand tu te retires comme ça, c'est à quoi tu penses ? »

Elle avait réfléchi. Vraiment réfléchi, ce n'était pas une hésitation défensive mais une hésitation honnête, la recherche des mots justes pour une expérience difficile à verbaliser.

« Je vérifie. Je fais le tour de moi-même pour voir si tout est encore là. »

Il avait compris ce qu'elle voulait dire. Et il avait pensé : c'est ce que fait quelqu'un qui a eu peur de perdre quelque chose d'important. Quelqu'un qui a appris que les choses peuvent

disparaître et qui s'assure régulièrement qu'elles sont encore là.

Il n'avait pas posé de questions supplémentaires. Il avait appris que les réponses d'Amara étaient complètes en elles-mêmes, qu'elles n'appelaient pas de développement, qu'elles disaient ce qu'elles disaient et que les demander de dire davantage c'était les trahir.

* * *

La ville, autour d'eux, continuait d'être la ville. La ville avec ses embouteillages à l'heure de pointe qui transformaient les trajets en méditations forcées. Ses marchés qui débordaient sur les trottoirs comme une vie qui refuse de rester dans les cases qu'on lui a assignées. Ses nuits chaudes où les gens sortaient dans les rues avec des chaises et des histoires. Ses pluies soudaines qui tombaient comme des décisions irrévocables et cessaient avec la même brusquerie.

Dans cette ville, Elie et Amara existaient ensemble et séparément. Ensemble : les dimanches, les nuits partagées,

les repas, les conversations. Séparément : leurs vies professionnelles, leurs amitiés propres, leurs espaces personnels qui restaient des espaces personnels parce qu'ils avaient tous les deux la sagesse de ne pas tenter de fusionner.

Elie avait maintenu ses amitiés avec Césaire et Mariette et le Philosophe Théo. Amara avait ses collègues, ses amis de la faculté de médecine, sa cousine Madeleine qui venait lui rendre visite une fois par mois et avec qui elle avait des conversations longues et à voix basse que Elie, les rares fois qu'il était là, n'essayait jamais d'écouter.

Il y avait eu, dans la deuxième année, un voyage. Un seul voyage ensemble, une décision improvisée un jeudi soir, parce qu'Amara avait un long week-end rare et qu'Elie n'avait pas d'examens imminents. Ils étaient partis vers le littoral, dans ce pays qui contenait des forêts et des plages et des montagnes dans un espace compact comme si la nature avait voulu offrir un catalogue de ses œuvres.

Quatre jours. Quatre jours sans les téléphones professionnels, sans les gardes, sans les polycopiés. Quatre

jours dans un bungalow modeste face à l'océan. Il y avait eu les levers de soleil, Amara était du matin d'une façon radicale, elle se réveillait à cinq heures avec la même facilité naturelle avec laquelle d'autres respirent, et elle avait cette capacité de rester debout sans bouger à regarder quelque chose qui méritait d'être regardé. Il y avait eu les repas de fruits de mer dans des restaurants de plage où les tables étaient des tables de jardin et la nappe un journal. Il y avait eu les conversations nocturnes sur la plage, assis sur le sable, avec l'océan comme fond sonore, cet océan qui n'avait pas de saison sèche ni d'embouteillages ni d'examens, qui était simplement là avec sa patience géologique.

C'est au cours de ce voyage qu'Amara avait dit quelque chose qu'il n'avait pas oublié. Elle avait dit, un soir, devant l'océan, dans ce noir absolu qui tombe quand on est loin des lumières de la ville :

« Je crois que la mer me fait comprendre quelque chose que je ne comprends pas autrement. Elle me dit que le monde est plus grand que mes préoccupations et que mes

préoccupations sont quand même réelles. Les deux à la fois.
»

Il avait pensé que c'était exactement ça. C'était exactement la complexité qu'il cherchait à nommer depuis longtemps : tenir ensemble l'infini et le particulier. Kafka l'avait compris, Dostoïevski l'avait compris, et Amara, médecin généraliste de vingt-huit ans au bord de l'Atlantique, l'avait compris aussi.

Il avait dit : « C'est le titre d'un livre. »

Elle avait ri. De son rire avec le léger retard. Et elle avait dit : « Écris-le alors. »

Il n'écrivait pas, à l'époque. Il lisait. Il étudiait. Il attendait sans savoir qu'il attendait quelque chose. C'est aujourd'hui qu'il écrit, des années après, avec tout ce qu'il sait maintenant sur les voyages et les océans et les femmes qui font le tour d'elles-mêmes pour vérifier que tout est encore là.

CHAPITRE VIII : LA TROISIEME ANNEE, OU L'ART DES EQUILIBRES INSTABLES

La troisième année avait commencé sous le signe de l'accomplissement. Des deux côtés. Comme si le temps avait décidé de récompenser les efforts, les siens, ceux d'Amara, avec une synchronie élégante, une façon d'accorder les horloges.

Elie avait terminé son cursus universitaire. Il avait obtenu son diplôme avec une mention qu'il n'avait pas anticipée et qui avait surpris davantage ses professeurs que lui-même, non par arrogance, mais parce que la surprise de ceux qui n'avaient pas fait attention à lui depuis le début était moins grande que la surprise qu'ils espéraient lui imposer. Sa mère l'avait appelé un vendredi, pas un de ses vendredis habituels, un vendredi ordinaire, et il avait senti dans sa voix une fierté qu'elle ne savait pas formuler directement mais dont l'amplitude débordait des silences. Son père avait envoyé un message. Court, comme toujours, sans faute d'orthographe,

avec la précision terminologique d'un homme qui choisit ses mots avec la même économie qu'il choisissait ses gestes : « Bien. Maintenant, travaille. »

Amara avait validé sa première année de spécialisation avec les résultats qu'elle attendait d'elle-même, c'est-à-dire les meilleurs résultats possibles, les résultats d'une personne qui n'admet pas que l'effort ne soit pas récompensé et dont le rapport à l'excellence n'était pas de la compétition avec les autres mais une exigence intime, presque un dialogue solitaire avec elle-même.

Ils avaient fêté ces accomplissements séparément et ensemble. Séparément : avec leurs cercles respectifs, avec les rites propres à chaque milieu, les cérémonies académiques et les soirées de promotion d'un côté, les dîners de corps médical de l'autre. Ensemble : un soir à deux, dans ce petit restaurant qui n'existe plus maintenant mais qui existait alors, avec des nappes blanches et une musique douce et une carte des vins qu'ils avaient parcourue avec la complicité de deux amateurs sincères mais non experts.

Ce soir-là, ce soir du restaurant aux nappes blanches, elle avait dit quelque chose qu'il avait entendu et pas entendu, dans le sens où les oreilles avaient enregistré mais quelque chose dans sa conscience avait décidé de ne pas traiter l'information, peut-être parce qu'elle était trop lourde, peut-être parce qu'il avait trop bu, peut-être parce que le bonheur du moment agissait comme un anesthésiant.

Elle avait dit, en regardant son verre :

« Je me demande parfois si je suis une personne qui peut rester. »

Il avait dit quelque chose de convenu, tu restes, tu es là, nous sommes là, et elle avait souri et la conversation avait changé de sujet et la soirée s'était terminée bien.

Il n'a repensé à cette phrase que beaucoup plus tard. Trop tard pour qu'y repenser serve à quoi que ce soit. Mais c'est ainsi avec les signaux faibles, on ne les voit que dans le rétroviseur, quand on a déjà dépassé le carrefour.

* * *

Il avait commencé sa carrière. Dans un cabinet d'avocats d'abord, pas comme avocat, il n'avait pas encore le barreau, mais comme assistant juridique, avec un salaire modeste et des horaires imprévisibles et la satisfaction de voir comment le droit fonctionnait en dehors des amphithéâtres. Puis, six mois plus tard, une opportunité dans une structure publique, un poste de consultant junior dans une administration dont l'intitulé précis importe peu et dont l'existence concrète dans son emploi du temps avait changé quelque chose dans la façon dont il se déplaçait dans le monde.

Il avait un salaire. C'était modeste, mais c'était le sien. Il avait payé, pour la première fois, un restaurant sans calculer. Il avait offert à sa mère un présent sans attendre une occasion. Ces petits actes, dérisoires en eux-mêmes, portaient une symbolique qu'il ne formulait pas mais qu'il sentait : il existait désormais dans la ville autrement qu'en étudiant. Il avait une adresse professionnelle, un badge, une responsabilité confiée par d'autres.

Amara l'avait regardé changer avec quelque chose dans les yeux qui ressemblait à de la satisfaction. Une satisfaction particulière, pas la satisfaction de celui dont les attentes sont comblées, mais celle de quelqu'un qui voit quelque chose de beau se développer et qui est heureux d'en avoir été le témoin proche.

« Tu te tiens différemment, »

avait-elle dit un soir, sans autre commentaire, avec ce talent qu'elle avait de nommer les choses précisément et d'ensuite les laisser résonner.

C'était vrai. Il se tenait différemment. Pas mieux ou moins bien, différemment. Avec davantage d'ancrage. Comme un arbre dont les racines auraient trouvé une couche de terre plus profonde.

Ils allaient bien. Ils allaient mieux qu'avant et autant qu'avant et différemment qu'avant, toutes ces choses à la fois, avec la complexité de ce qui grandit et se transforme sans cesser d'être reconnaissable.

L'avenir, dans ces mois de troisième année, avait la forme d'un territoire ouvert. Pas délimité, pas planifié dans ses détails, mais ouvert, avec tout ce que l'ouverture contient de possible et de vertigineux.

Il avait commencé à penser à des choses qu'il ne formulait pas encore. Des choses dont la forme n'était pas encore assez nette pour supporter les mots. Des choses qui existaient à l'état de désir avant d'exister à l'état de projet. Des choses avec, au centre, le nom d'Amara.

CHAPITRE IX : L'ANATOMIE DES PETITS SIGNES

Il y avait eu, au cours des derniers mois de la troisième année, des signes. Elie était le genre d'homme à ne pas voir les signes, non par stupidité, mais par une foi tenace dans la version explicite des choses. Il croyait que si quelque chose importait, on le disait. Il croyait que le silence était l'absence de parole et non une parole alternative.

Ce n'est pas comme cela que les choses fonctionnent. Il l'a appris.

Le premier signe : Amara avait commencé à prendre des gardes supplémentaires. Non pas parce qu'elles lui étaient imposées, elle en avait discuté avec lui, brièvement, en l'informant plutôt qu'en lui demandant son avis, ce qui était dans la logique de leur rapport puisqu'il n'était pas question qu'elle lui demande permission pour ses décisions professionnelles. Mais la fréquence avait augmenté d'une

façon qui rendait leurs dimanches moins réguliers, plus aléatoires, soumis aux imprévus du calendrier hospitalier.

Ce n'était pas un signe en soi. C'était une réalité de la médecine. Il ne l'avait pas lu comme un signe.

Le deuxième signe : les messages étaient devenus plus courts. Pas froids, jamais froids, Amara n'avait pas de froideur dans sa communication, elle avait de la clarté et de la concision mais jamais de froideur, mais plus courts. Les longues conversations textuelles du début, ces échanges qui s'étiraient sur des heures et qui ressemblaient à des correspondances d'une autre époque, s'étaient progressivement contractées en échanges pratiques, en informations logistiques, en confirmations et annulations de plans.

Il avait dit une fois : « Tu écris moins. » Elle avait répondu : « Je travaille plus. » C'était une réponse vraie. Il l'avait acceptée.

Le troisième signe : il y avait eu, à quelques semaines d'intervalle, deux fois où elle avait annulé des plans de dernière minute. Des plans qu'ils avaient faits ensemble, des plans qui lui importaient à lui et qu'il n'aurait pas annulés pour sa part. Elle avait annulé avec des raisons valables, une urgence professionnelle, une fatigue réelle, et il avait dit que c'était bien, que ce n'était pas grave, et c'était vrai que ce n'était pas grave pris isolément.

Le quatrième signe : elle avait dit, une fois, au détour d'une conversation sur une décision administrative qui la concernait, une décision relative à son lieu de stage pour la spécialisation :

« J'ai besoin de repenser certaines choses. »

Il avait demandé : quelles choses ? Elle avait dit : des choses professionnelles, des questions de trajectoire. Il avait entendu : des choses professionnelles. Il n'avait pas entendu l'autre lecture possible de cette phrase, la lecture qui ne concernait pas les trajectoires professionnelles mais d'autres trajectoires.

Ces quatre signes, pris ensemble, formaient une image que n'importe quel observateur extérieur aurait lue correctement. Lui ne l'avait pas lue. Pas parce qu'il était aveugle, mais parce qu'on ne lit pas les images qu'on ne veut pas lire. C'est l'un des mécanismes de protection les plus efficaces de l'être humain, et l'un des plus destructeurs.

Il avait continué d'aller vers elle avec la confiance des gens qui ne savent pas encore qu'ils marchent vers quelque chose de cassé. Il avait continué d'organiser des dimanches, de proposer des restaurants, de faire des plans à moyen terme avec la sérénité d'un homme qui n'a pas lu les signes.

Et puis il y avait eu l'anniversaire.

CHAPITRE X : L'ANNIVERSAIRE D'AMARA

Son anniversaire tombait en fin de saison des pluies. C'était une date qu'il avait apprise par cœur depuis le premier, comme on apprend par cœur les choses qui comptent, pas mécaniquement, mais avec l'attention de ceux pour qui les dates ont une chair, une texture, un poids spécifique dans le calendrier.

Pour ce troisième anniversaire, il avait préparé quelque chose. Quelque chose de simple mais réfléchi, Amara n'aimait pas les excès, elle avait en matière de célébrations la même économie qu'elle avait en matière de paroles. Il avait organisé un dîner chez elle, avec quelques personnes qu'elle aimait, Madeleine sa cousine, deux collègues proches, Césaire et Mariette du côté d'Elie. Il avait cuisiné lui-même, avec l'aide embarrassante et touchante de Mariette qui n'aimait pas faire la cuisine mais qui aimait beaucoup Amara et avait donc accepté.

La soirée avait été belle. Amara avait ri, de ce rire avec le retard. Elle avait été touchée, véritablement touchée, d'une façon qui se voyait dans la façon dont elle regardait les gens cette nuit-là, avec une qualité d'attention particulière, comme si elle voulait graver chaque visage.

Il y avait eu, à la fin de la soirée, après que les amis étaient partis, un moment entre eux deux dans le silence de son appartement. Elle était assise sur son canapé avec une tasse de tisane et lui était par terre, dos au canapé, et ils n'avaient pas besoin de parler.

« Merci, »

avait-elle dit. Puis, après un silence :

« Je me sens coupable parfois. »

Il avait levé la tête vers elle.

« Coupable de quoi ? »

Elle avait réfléchi. Ce réfléchissement qui était une de ses signatures.

« D'être quelqu'un à qui tu fais autant de bien. »

Il n'avait pas compris. Il avait dit que c'était lui qui avait de la chance. Elle avait souri d'un sourire qui n'était pas le sien habituel, un sourire plus doux et plus triste à la fois, un sourire qui contenait quelque chose qu'il ne reconnaîtrait que plus tard comme une forme d'adieu prématuré.

Il avait pensé que c'était l'émotion du soir. Il avait pensé que les anniversaires rendent les gens mélancoliques dans une façon qui n'a rien d'inquiétant. Il avait pensé qu'elle était fatiguée, elle était toujours fatiguée à cette époque, sa spécialisation entrait dans une phase intense. Il avait pensé beaucoup de choses rassurantes et en avait cru chacune.

Il était rentré chez lui cette nuit-là avec, dans la poitrine, quelque chose d'indéfinissable. Pas de l'inquiétude. Pas du bonheur non plus. Quelque chose entre les deux, un entre-

deux inexplicable, une sensation de se trouver à la lisière de quelque chose sans savoir si la lisière était le début ou la fin.

Il avait regardé le ciel en marchant. Le ciel avait ses étoiles, les étoiles africaines, qui sont les mêmes que les étoiles du reste du monde mais que les villes africaines laissent voir davantage parce que leurs éclairages sont moins tyrans. Il avait regardé ces étoiles avec le sentiment confus de quelqu'un qui cherche une réponse à une question qu'il n'a pas encore formulée.

La question se formulerait bientôt. La réponse ne viendrait jamais.

CHAPITRE XI : LE MATIN KAFKAÏEN

Trois semaines après l'anniversaire d'Amara, trois semaines avant l'anniversaire d'Elie, dans ce no man's land calendaire entre leurs deux dates de naissance, dans cet espace qui leur appartenait symboliquement en partage, il reçut un message.

Un message court. Écrit avec le soin qu'on met aux messages dont on sait qu'ils changeront quelque chose.

Elie, il faut que nous parlions. Pas par message. En vrai. Tu es disponible ce soir ?

Il l'avait lu trois fois. Trois fois avec la même vitesse de lecture mais des niveaux d'interprétation différents à chaque lecture. La première lecture : neutre, une demande de rendez-vous. La deuxième lecture : quelque chose dans le ton, quelque chose dans la formulation, « il faut que nous parlions » avait une gravité que ses messages habituels n'avaient pas. La troisième lecture : une certitude sourde, une certitude qui

venait du ventre avant de venir de l'esprit, que quelque chose n'allait pas.

Il avait répondu : oui, disponible.

Il avait passé la journée de travail dans un état de dissociation fonctionnelle, c'est-à-dire qu'il avait accompli ses tâches avec une efficacité de surface tandis que, en dessous, quelque chose tournait en boucle, quelque chose cherchait sans trouver, quelque chose essayait d'anticiper une conversation dont il ne connaissait pas encore les mots.

Kafka avait un mot pour cela. Il n'avait pas de mot, mais il avait le sentiment. Cette sensation d'un procès en cours dont on ignore les charges, d'une machine administrative en mouvement dont on est l'objet sans en être le sujet. La bureaucratie de l'amour qui se défait a ses propres formulaires, ses propres procédures, sa propre façon de vous informer que votre dossier a été clôturé sans vous en expliquer entièrement les motifs.

Il était arrivé chez elle à dix-neuf heures. La porte était ouverte avant qu'il frappe, elle avait entendu ses pas dans le couloir, elle les reconnaissait depuis longtemps. Il était entré.

Elle était debout dans le salon. Pas assise, debout. Le dos droit, les mains jointes devant elle, dans une posture qu'il ne lui avait jamais vue, une posture qui n'était ni professionnelle ni détendue, une posture qui était la posture de quelqu'un qui a préparé quelque chose de difficile et qui s'y tient.

« Assieds-toi. »

Il s'était assis.

Et elle avait commencé à parler. Elle avait parlé pendant peut-être dix minutes, et pendant ces dix minutes, Elie Nkamba avait vécu plusieurs expériences simultanées et contradictoires. Il avait entendu les mots, elle parlait clairement, elle avait toujours parlé clairement. Il avait compris la structure de ce qu'elle disait. Et en même temps, quelque chose en lui refusait de laisser les mots se déposer

vraiment, refusait de leur accorder la signification qu'ils avaient évidente.

Elle avait dit : je dois arrêter notre relation. Elle avait dit : ce n'est pas toi. Elle avait dit : il y a des choses en moi que je dois traverser seule. Elle avait dit : tu mérites quelqu'un qui peut te donner ce que je ne peux pas te donner maintenant. Elle avait dit : j'ai beaucoup réfléchi. Elle avait dit : je suis désolée.

Elle avait dit ces choses. Et chacune de ces choses était une phrase avec un sujet et un verbe et un complément, chacune avait la forme correcte de la phrase française, chacune était audible et grammaticalement juste et absolument incompréhensible.

Il n'avait pas dit grand-chose. Il avait posé des questions, pourquoi, qu'est-ce qui se passe vraiment, qu'est-ce que je n'ai pas vu. Et elle avait répondu avec les mêmes mots ou des mots équivalents, elle avait maintenu la cohérence de son discours avec la constance d'une personne qui a décidé et qui ne décide pas deux fois.

Il était parti. Il était sorti dans la nuit, dans la rue, dans la ville qui n'avait rien changé à elle-même et qui continuait de vivre avec sa désinvolture coutumière. Les voitures roulaient. Les gens marchaient. Quelqu'un vendait des brochettes au coin de la rue avec une flamme qui vacillait dans le vent et que personne ne regardait.

Elie Nkamba avait marché pendant deux heures dans cette ville. Il avait marché sans direction, dans les rues qu'il connaissait et dans celles qu'il ne connaissait pas, en cherchant quelque chose qu'il n'aurait pas pu nommer, peut-être une explication que les rues auraient pu lui offrir, peut-être simplement l'épuisement physique qui anesthésie l'épuisement de l'âme.

Il était rentré chez lui au bout de deux heures. Il s'était allongé sur son lit, tout habillé, sans allumer la lumière.

Et la ville avait continué. Et le monde avait continué. Et lui avait commencé, sans le savoir encore, les années les plus longues de sa vie.

CHAPITRE XII : L'INVENTAIRE DES ABSENCES

La première semaine après. Il y a une qualité particulière dans les premières semaines après, quelque chose d'irréel qui est presque une protection. La réalité se donne en doses homéopathiques, comme si l'organisme savait qu'une dose entière serait fatale.

Il allait au bureau. Il faisait son travail. Il répondait à ses messages. Il mangeait, pas bien, pas avec plaisir, mais il mangeait. Il dormait, pas longtemps, pas profondément, mais il dormait. Il faisait tout ce que la vie requiert qu'on fasse et il le faisait avec la précision automatique d'un homme dont la conscience est ailleurs mais dont le corps a décidé de continuer.

Le plus difficile n'était pas l'absence d'Amara en tant que présence physique. Le plus difficile était l'absence d'Amara en tant que structure. Il avait construit, au cours de ces trois années, une vie qui avait Amara pour architecture intérieure.

Pas pour façade, il n'avait pas vécu pour elle, il avait vécu avec elle. Mais la différence, dans l'après, n'importait plus : quelle que soit la manière dont on bâtit, si on enlève un mur porteur, l'édifice s'affaisse.

Il y avait l'absence des dimanches. Les dimanches étaient devenus, sans Amara, des journées de plomb. Il les remplissait comme on remplit un formulaire, avec les cases disponibles, sans enthousiasme, en sachant que le résultat sera correct mais pas juste.

Il y avait l'absence de sa voix dans le téléphone le soir. Il avait eu pour habitude de lui parler avant de dormir, pas longtemps, pas toujours, mais cette habitude avait creusé dans ses nuits une forme qui restait maintenant vide.

Il y avait l'absence de sa façon d'écouter. C'est celle-là qu'il avait le plus de mal à nommer. Il s'était mis à noter des choses dans un carnet, des observations, des pensées, des anecdotes de sa journée, des choses qu'il lui aurait racontées. Des choses qu'il ne racontait plus à personne avec la même

intensité, parce que personne d'autre n'écoutait de cette façon-là.

Césaire avait essayé d'aider. Césaire aidait comme un avocat aide : il construisait des arguments. Il avait dit : elle reviendra. Il avait dit : les femmes font ça, elles testent. Il avait dit : tu dois te montrer indifférent et elle reviendra. Elie avait écouté tout cela avec la patience de quelqu'un qui comprend que l'amitié s'exprime dans les registres qu'on a disponibles, et que Césaire avait le registre juridique, et que c'était mieux que rien.

Mariette avait dit moins et fait plus : elle était venue, elle avait apporté de la nourriture, elle s'était assise, elle était restée. Elle n'avait pas dit que ça allait aller. Elle avait été là, ce qui était déjà beaucoup.

Le Philosophe Théo avait commencé une phrase sur la dialectique de la perte et ne l'avait pas terminée. C'était la bonne réponse.

Il y avait eu, dans la troisième semaine, un échange de messages avec Amara. Elle lui avait écrit pour demander de ses nouvelles, avec l'attention de quelqu'un qui a fait quelque chose de douloureux à quelqu'un d'autre et qui ne peut pas faire semblant de ne pas savoir que ça fait mal. Il avait répondu avec honnêteté : ce n'est pas bien. Et elle avait répondu : je sais, je suis désolée. Et ça avait été tout. Deux phrases qui ne disaient rien de ce qui importait, mais qui disaient au moins qu'ils existaient encore l'un pour l'autre dans la réalité plutôt que seulement dans la mémoire.

C'est dans ces premières semaines qu'il avait réalisé quelque chose d'important. Quelque chose qui allait contre son instinct premier, contre la rage première, contre l'envie de réécrire l'histoire d'une façon où il aurait été la victime absolue d'une injustice absolue. Il avait réalisé, progressivement, douloureusement, comme on réalise les choses qui coûtent, qu'Amara avait agi selon sa propre cohérence. Qu'elle avait, peut-être, été plus honnête que lui n'aurait été à sa place. Qu'elle avait pensé à elle-même avec cette « froideur rationnelle » qu'on exige des médecins devant la douleur de leurs patients, et qu'il y avait quelque

chose de respectable, même dans la douleur de l'observer, dans cette capacité à se placer avant le « nous » sans cruauté et sans mensonge.

Mais comprendre, même sincèrement, ne guérit pas. Ce n'est pas un anesthésique. C'est une lumière sur la blessure, pas un pansement.

TROISIÈME PARTIE

LA LONGUE SAISON SÈCHE

Il n'y a qu'une façon
d'apprendre. C'est à travers
l'action.

, Paulo Coelho

On ne guérit pas d'une peine
d'amour. On apprend à la
porter.

, Romain Gary

CHAPITRE XIII : LA TACHE DE VIVRE

Les mois avaient passé. Les mois ont une façon de passer qui ne demande pas la permission, qui ne consulte pas les intéressés, qui avance avec l'indifférence sereine du temps en tant que phénomène cosmique.

Elie avait continué de vivre. Ce n'était pas un exploit, continuer de vivre n'en est jamais un en théorie, mais dans les premiers temps, ça l'avait semblé l'être. Il y avait eu des matins où se lever demandait une négociation avec soi-même, où l'ordre du corps dans le lit semblait plus sage que toutes les raisons qu'il y avait d'en sortir. Il y avait eu des soirs où l'appartement avait une qualité de silence différente de toutes les qualités de silence qu'il avait connues, un silence habité par une absence, ce qui est pire qu'un silence vide.

Il avait travaillé. Le travail avait été sa salvation, non pas parce que le travail guérit, c'est un mensonge respectable que

racontent les gens compétents qui confondent occupation et réconciliation, mais parce que le travail exigeait de lui des compétences concrètes qui n'avaient pas de rapport avec Amara. Le travail lui avait rappelé qu'il existait en dehors d'elle, qu'il avait une utilité propre, des capacités qui lui appartenaient.

Il avait lu. Il avait lu plus qu'avant, et différemment qu'avant. Il avait relu Kafka avec les yeux d'un homme qui n'avait plus besoin de la fiction de Franz K. pour comprendre ce que c'était d'être soumis à une procédure incompréhensible, il avait maintenant sa propre procédure incompréhensible, sa propre instruction close sur des motifs qu'on ne lui communiquerait jamais. Il avait relu Dostoïevski et il avait trouvé dans les personnages de Dostoïevski la permission de ne pas aller bien tout de suite, la permission d'être compliqué, d'être contradictoire, d'aimer et d'en vouloir en même temps.

Car c'était ça : les deux. Il lui en voulait et il l'aimait. Ces deux choses coexistaient avec une brutalité qui ne demandait pas la permission de la logique. La logique dit que l'amour devrait finir là où commence le ressentiment. La logique est

une construction théorique qui n'a pas lu Dostoïevski et qui n'a pas perdu quelqu'un qu'elle aimait.

Il lui en voulait pour les explications insuffisantes. Il lui en voulait pour les signes qu'elle n'avait pas rendus lisibles assez tôt. Il lui en voulait de lui avoir laissé construire un avenir en ne le prévenant pas que l'avenir n'avait pas le même plan dans sa tête à elle. Il lui en voulait de la façon dont les gens en veulent quand ils ne savent pas quoi faire de leur douleur et qu'ils ont besoin d’une adresse où l'envoyer.

Et il l'aimait. Il l'aimait de cette façon têtue et déplacée dont on aime les choses qui n'ont pas de raison d'être encore là, comme on aime un objet cassé, comme on aime une chanson dont les paroles nous ont blessés, comme on aime une langue qu'on n'a plus l'occasion de parler. Un amour sans utilité et sans avenir, un amour qui se survivait à lui-même.

Il avait commencé à écrire dans un carnet. Pas un journal, il n'avait pas la discipline du journal, cette régularité qui suppose qu'on a tous les jours quelque chose de valide à dire. Il écrivait quand quelque chose débordait, quand la capacité

de contention atteignait ses limites, quand les mots s'accumulaient sans avoir où aller. Il écrivait des fragments, des observations, des questions sans réponse formulées par écrit pour voir si l'acte de les formuler les apprivoiserait.

Ça n'apprivoisait rien. Mais ça faisait de la place. Et faire de la place, dans les saisons sèches de l'existence, est déjà beaucoup.

CHAPITRE XIV : LA QUESTION SANS REPONSE

La question revenait. La question unique, inlassable, qui tournait dans sa tête avec la persistance d'une chanson dont on ne se souvient que de quelques notes mais qu'on n'arrive pas à ne plus chanter : pourquoi ?

Pas pourquoi au sens de : pour quelle faute est-il puni. Il avait assez de lucidité pour comprendre que la rupture n'était pas une punition, ce n'était pas un tribunal, pas une sanction, même si parfois, dans les nuits difficiles, la tentation de la lire ainsi était forte. Non : pourquoi au sens de : qu'est-ce qui s'était passé dans la tête et dans le cœur d'Amara qui l'avait amenée à cette décision ? Quelle logique interne, quelle évolution, quel événement ou quelle accumulation d'événements l'avait conduite à ce soir, à cette posture debout dans son salon, à ces dix minutes de discours préparé ?

Il avait cherché des réponses là où il pouvait. Il avait cherché dans sa propre mémoire, y avait-il des mots qu'il aurait dits,

des actes qu'il aurait posés, des absences de mots ou d'actes qui auraient creusé quelque chose d'irréparable ? Il avait cherché avec l'honnêteté douloureuse de quelqu'un qui ne veut pas se trouver coupable mais qui ne veut pas non plus se trouver innocent à bon marché.

Il avait trouvé des choses. Des choses petites, des maladresses, des moments où il aurait pu être plus attentif, plus présent, moins absorbé par ses propres constructions intérieures. Rien de suffisant pour expliquer ce qui était arrivé. Rien qui ressemblât à une cause à la hauteur de l'effet.

Il avait cherché aussi dans les lectures. Dans Kafka, il avait trouvé une métaphore : Franz K. est condamné pour un crime qu'on ne lui explique pas, et ce que Kafka dit à travers cette mécanique absurde, c'est que certaines condamnations n'ont pas de motif lisible, qu'il y a dans l'existence des processus dont nous sommes l'objet sans en être les auteurs ni les compreneurs. C'était consolant et désespérant à la fois, consolant parce que ça normalisait l'incompréhension, désespérant parce que ça la rendait permanente.

Dans Dostoïevski, il avait trouvé autre chose : la certitude que les motivations humaines sont des architectures complexes, irréductibles à un seul motif, habitées par des contradictions que les personnages eux-mêmes ne comprennent pas entièrement. Que les femmes chez Dostoïevski, les Nastenka, les Nastasia Philippovna, les Sonia, les Grushenka, agissaient selon des logiques qui leur étaient propres, qui ne demandaient pas à être comprises de l'extérieur pour être réelles, qui avaient leur cohérence intime même quand cette cohérence était opaque pour ceux qu'elles concernaient.

Peut-être qu'Amara aussi avait une cohérence intime. Peut-être que ses explications, qui lui avaient semblé saugrenues, qui lui avaient semblé des prétextes, étaient en réalité la traduction imparfaite de quelque chose de réel, une réalité intérieure qui n'avait pas de mots exacts dans aucune langue, qui s'était habillée des mots disponibles sans que ces mots lui aillent vraiment.

C'était une hypothèse. Ce n'était pas une réponse. Les hypothèses et les réponses ne sont pas la même chose, et Elie

Nkamba, en dépit de tout son droit et de toute sa lecture, ne confondait pas les deux.

La question demeurait. Elle demeure encore, aujourd'hui qu'il écrit. Elle est devenue une compagne, pas une compagne agréable, pas une compagne qu'on choisit, mais une de ces compagnes qui s'installent et auxquelles on finit par s'habituer comme on s'habitue au bruit de la pluie sur un toit de tôle. On ne l'entend plus mais on saurait le nommer si on s'y arrêtait.

CHAPITRE XV : PORTRAIT D'UNE ABSENTE

Il arrive un moment, dans les longues absences, où la personne absente commence à se transformer dans la mémoire. Elle se stylise. Les aspérités s'estompent, les incompatibilités s'arrondissent, et ce qui reste ressemble davantage à un portrait qu'à une personne, un portrait lumineux, composé des meilleurs instants, nettoyé de la complexité quotidienne.

Elie s'était battu contre cette tendance. Il l'avait vue venir, il l'avait nommée, il avait essayé de maintenir l'Amara réelle contre l'Amara mythifiée. Il avait ressuscité dans sa mémoire les désaccords, les tensions, les jours de retrait, les moments d'opacité. Il avait refusé, autant qu'il pouvait, de transformer une femme complexe en icône simple.

Ce n'était pas toujours possible. La mémoire a ses droits, et ses droits l'emportent souvent sur les bonnes intentions de ceux qui la logent.

Voici donc Amara, telle qu'elle était, avec ses lumières et ses zones d'ombre, telle qu'il essaie de la reconstruire honnêtement :

Elle était généreuse d'une façon qui ne s'annonçait pas. Elle n'était pas de ces gens qui affichent leur générosité comme un insigne. Elle donnait discrètement, de son temps, de son attention, de ses compétences médicales qu'elle mobilisait pour ses proches avec une disponibilité qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Elle avait soigné la mère de Mariette, une fois, sans rien demander, avec le même soin qu'elle aurait accordé à n'importe quel patient dans son cabinet.

Elle était exigeante avec elle-même d'une façon qui pouvait, dans les moments de fatigue partagée, ressembler à de la rigidité. Elle ne se permettait pas l'approximation, et parfois cette intransigeance débordait légèrement sur ce qu'elle attendait des autres, pas de façon agressive, jamais, mais d'une façon qui se sentait comme une pression douce.

Elle avait de l'humour. Un humour sec, précis, qui arrivait quand on ne l'attendait pas. Elle était capable, dans une conversation sérieuse, de glisser une observation d'une ironie si parfaitement calibrée qu'on mettait une seconde à la comprendre et qu'on riait seul, après coup, dans le couloir.

Elle avait peur. Elle avait peur de choses qu'elle ne nommait pas directement, on le devinait à certaines façons de se raidir, à certaines façons de changer de sujet, à ce qu'elle avait dit une nuit : je fais le tour de moi-même pour voir si tout est encore là. Ce tour régulier n'était pas de la paranoïa. C'était de la vigilance. La vigilance de quelqu'un qui a appris que les choses se perdent.

Elle aimait. Elle l'avait aimé, lui, Elie, il en était convaincu sans preuve, convaincu d'une façon qui ne dépendait pas de ce qui s'était passé après, qui existait indépendamment de la fin. On n'aime pas comme elle avait aimé sans aimer. Les trois années avaient été vraies, les dimanches avaient été vrais, les nuits d'insomnie partagées avaient été vraies. Cela ne rendait pas la fin moins réelle. Mais cela rendait aussi les trois années moins révocables.

Elle avait eu, à un moment donné, une raison de partir. Une raison qu'elle n'avait pas entièrement partagée. Peut-être qu'elle ne l'avait pas entièrement sue elle-même, les raisons profondes de nos actes importants ne sont pas toujours claires pour nous dans le moment de l'acte. Peut-être qu'elle l'avait su et n'avait pas trouvé les mots. Peut-être qu'elle avait eu une raison qui ne se dit pas, une raison qui appartient à l'ordre de ce qu'on ne traduit pas parce que la traduction en trahirait l'essence.

Il ne saura jamais.

Et c'est peut-être ça, finalement, l'énigme d'Amara : non pas qu'elle soit incompréhensible, mais qu'elle soit, comme tous les êtres humains, partiellement opaque même à ceux qui l'aiment le mieux. Et que cette opacité partielle, qu'on accepte sans y penser dans les temps de bonheur, devienne insupportable quand le bonheur s'en va et qu'elle est tout ce qui reste.

CHAPITRE XVI : CE QUE LA VILLE GARDAIT

La ville gardait tout. C'était une de ses qualités et un de ses défauts : elle n'oubliait rien. Les rues qu'ils avaient marchées ensemble étaient les mêmes rues. Le jardin aux allées défoncées était le même jardin. Le café sans nom entre la boutique de téléphonie et l'agence de transfert d'argent existait encore, avec la même femme derrière le comptoir et la même cafetière italienne.

Elie avait développé une géographie alternative de la ville, une carte mentale des endroits à éviter, des endroits à désensibiliser par la répétition, des endroits dont il ne passait plus par les rues adjacentes pendant une période puis qu'il finissait par traverser à nouveau avec la délibération d'un homme qui reprend possession d'un territoire.

Il était retourné dans le café sans nom, un samedi, seul, plusieurs mois après. Il avait commandé un café. La femme derrière le comptoir l'avait regardé avec la perspicacité de

quelqu'un qui note les présences et les absences sans en faire de commentaires. Il avait bu son café à la table où ils s'étaient assis la première fois. Il avait regardé par la fenêtre. Et il avait pensé que les lieux ne sont pas responsables de ce qui leur arrive.

La ville avait ses habitants, et parmi ses habitants il y avait peut-être Amara, quelque part dans ses quartiers médicaux, dans son appartement aux photos punaisées, dans ses gardes de nuit, dans sa spécialisation avancée. Il n'avait pas de nouvelles directes d'elle, leurs contacts s'étaient espacés puis arrêtés, d'un commun accord tacite, avec la même décision qu'ils prenaient autrefois pour les choses importantes : sans le formuler explicitement, mais en sachant tous les deux ce qui était convenu.

Il avait de nouvelles indirectes, parfois. La cousine de Mariette avait croisé Amara. Un ami commun avait mentionné son nom dans une conversation. Ces fragments d'information lui arrivaient comme des éclats de lumière dans une pièce obscure, pas assez pour voir clairement, assez pour savoir que la lumière existait quelque part.

Il avait appris qu'elle avançait dans sa spécialisation. Il avait appris, beaucoup plus tard, qu'elle avait déménagé, dans une autre partie de la ville, dans un appartement plus grand. Il n'avait pas cherché à en savoir davantage. Ce qu'il savait suffisait : elle continuait. Elle construisait. Elle était Amara.

Et lui continuait aussi, de son côté, dans sa trajectoire propre. Sa carrière progressait, pas spectaculairement, pas au rythme des récits de réussite fulgurante qu'on raconte dans les discours de remise de diplômes, mais solidement, avec la progression des gens qui travaillent bien et qui font confiance au temps.

Il avait changé. Il avait changé d'une façon dont les changements importants se font : sans qu'on les voit dans l'instant, mais que les autres voient quand on les retrouve après un intervalle. Césaire lui avait dit, un soir : « Tu parles moins, mais ce que tu dis est plus juste. » Mariette lui avait dit : « Tu ressembles moins à quelqu'un qui cherche et plus à quelqu'un qui sait qu'il ne trouvera pas tout mais qui

cherche quand même. » Le Philosophe Théo avait commencé une phrase là-dessus et ne l'avait pas terminée.

Ces changements lui appartenaient. Ils venaient en partie de la perte d'Amara, en partie de sa propre maturation, en partie de ce qu'on appelle parfois l'expérience et qui est en réalité l'accumulation des cicatrices instruites.

CHAPITRE XVII : LE TRAITE DE LA COLERE

Il y avait eu de la colère. Il faut le dire, même si ça ne s'harmonise pas bien avec l'image qu'on aimerait donner de soi, l'homme sage, l'homme compréhensif, l'homme qui a tout pardonné avec magnanimité et qui écrit maintenant des pages apaisées sur sa belle expérience formatrice.

Non. Il y avait eu de la colère. De cette colère froide et tenace qui n'éclate pas mais qui ronge, qui ressemble à de l'acide à faible concentration, pas de l'explosion, pas du drame, mais une dissolution progressive de quelque chose.

Il avait été en colère contre les explications insuffisantes. Il avait été en colère contre le fait qu'elle avait semblé préparée, que cette conversation, qui l'avait pris par surprise, avait visiblement été préparée par elle, pesée, organisée, comme on prépare une intervention médicale délicate, et que cette préparation signifiait qu'elle avait porté la décision seule,

longtemps, sans lui en parler, sans lui donner la possibilité de répondre avant que la réponse ne soit plus possible.

Il avait été en colère contre l'asymétrie finale, non pas l'asymétrie de leurs situations dans la relation, celle-là il l'avait comprise et intégrée, mais l'asymétrie de la décision : c'était elle qui avait décidé, lui qui avait subi. C'était elle qui avait agi avec ce qu'il appelait la froideur rationnelle de penser à elle-même, et lui qui avait dû apprendre après coup à adopter la même rationalité, de force, comme on apprend à nager quand on a déjà été jeté à l'eau.

Il avait été en colère, pendant un temps, contre elle en tant que personne. Une colère injuste, exagérée, mal calibrée, la colère des gens qui ont mal et qui ont besoin que quelqu'un soit responsable du mal. Il avait eu des pensées qu'il n'était pas fier d'avoir eues, des pensées qui réduisaient Amara à un rôle unique et peu flatteur dans l'histoire de sa vie, des pensées qui n'étaient pas honnêtes.

Et puis la colère s'était progressivement transformée. Non pas en pardon, le pardon est un mot trop grand, trop chargé

de significations religieuses et morales pour décrire ce qui s'était réellement passé. Plutôt en compréhension. Une compréhension qui avait pris le chemin le plus long, qui avait exigé plusieurs saisons, qui était arrivée sans qu'il la cherche directement, la façon dont arrivent les choses importantes.

Il avait compris qu'Amara avait fait ce qu'elle pensait être juste. Qu'elle avait eu la lucidité, ou la cruauté, selon les jours où il l'envisageait, de voir quelque chose qu'il ne voyait pas encore et de l'agir. Qu'elle avait pensé à elle, oui, mais que penser à soi n'est pas un crime. Que la froideur rationnelle qu'il lui reprochait était peut-être la même qualité qui lui permettait d'être une excellente médecin, cette capacité à décider pour le bien à long terme même quand le bien à court terme serait de différer la décision.

Il ne pouvait pas dire de mal d'elle. Il avait essayé, dans les premiers temps, dans les conversations avec Césaire où la colère avait besoin d'un espace d'expression. Il avait essayé et ça ne sonnait pas juste. Les mots ne tenaient pas, ils se décrochaient de la réalité comme une affiche mal collée. Parce que la réalité était là, inchangeable : elle avait été

bonne. Elle avait été présente. Elle avait aimé, à sa façon, dans ses limites et selon ses termes, mais elle avait aimé. Et ces trois années avaient été ce qu'elles avaient été, magnifiques, et finies. Ces deux choses à la fois, sans que l'une invalide l'autre.

CHAPITRE XVIII : L'ARCHIPEL DES CONVERSATIONS IMPOSSIBLES

Dans les années qui suivirent, il eut des conversations avec Amara. Des conversations qui n'eurent pas lieu, des conversations dans sa tête, à la lisière du sommeil, dans les longs trajets en transport, dans les heures creuses d'un bureau calme.

Dans ces conversations imaginaires, il lui posait les questions qu'il n'avait pas posées. Pas par mauvaise foi, il n'était pas du genre à élaborer des arguments pour les procès imaginaires, il n'avait pas la constitution des gens qui rêvent de vengeance. Les questions qu'il posait dans ces conversations étaient des questions simples, sincères, qui auraient pu être posées dans la réalité mais qui ne l'avaient pas été, soit parce que le moment n'avait pas permis, soit parce qu'il n'avait pas su les formuler à temps.

Est-ce que tu as peur, toi aussi, parfois, de la façon dont ça s'est terminé ?

Est-ce que tu savais, au moment de l'anniversaire, ou est-ce que c'est venu après ?

Est-ce qu'il y a une version des événements que tu n'as pas pu me dire parce qu'elle était trop difficile à dire, ou trop difficile à entendre pour moi ?

Est-ce que tu fais encore le tour de toi-même la nuit pour vérifier que tout est là ?

L'Amara imaginaire répondait, dans ces conversations. Elle répondait avec la voix qu'il lui connaissait, directe et douce, précise et non ornementée. Elle répondait des choses qui étaient ses propres hypothèses habillées en voix d'Amara, il le savait, il ne se faisait pas d'illusions là-dessus. Ces conversations n'étaient pas une communication réelle, elles étaient une façon de continuer à penser, à explorer, à chercher à comprendre quelque chose qui n'était pas entièrement compréhensible.

Il y avait aussi des conversations différentes, pas des questions mais des narrations. Des moments où il lui racontait, à cette Amara imaginaire, ce qui s'était passé depuis. Sa carrière qui avait progressé. Ses lectures. Les voyages qu'il avait faits seul, depuis lors, une montagne au nord, une forêt équatoriale à l'est. Les nuits où il avait regardé un ciel particulier et pensé à elle, pas avec douleur mais avec la tendresse mélancolique qu'on a pour les choses passées qui étaient belles.

Il lui racontait aussi ce qu'il avait appris d'elle. Il en avait appris beaucoup. Il avait appris à écouter, réellement, pas comme performance, mais comme pratique. Il avait appris que la constance était un art qui se cultivait et non un talent inné. Il avait appris que les femmes qui pensent à elles-mêmes ne sont pas froides, qu'elles sont simplement cohérentes d'une cohérence que les hommes n'ont pas toujours l'habitude de lire.

Il avait appris, surtout, que l'on n'a pas accès à tout l'autre. Que les relations humaines, même les plus intimes, les plus

nourries, les plus sincères, coexistent avec une opacité irréductible. Que c'est pour cela, et non malgré cela, qu'elles sont précieuses. Parce que le mystère de l'autre est aussi la promesse de l'autre, la profondeur inépuisable de quelqu'un qui ne sera jamais entièrement connu.

Kafka l'avait su. Dostoïevski l'avait su. Et Elie Nkamba, à trente ans, dans une ville africaine qui continuait de vivre sans lui demander son avis, le savait désormais lui aussi.

CHAPITRE XIX : L'ANNIVERSAIRE D'ELIE

Il avait eu trente ans. Son anniversaire, qui tombait quelques semaines après celui d'Amara, dans cet espace calendaire qui leur avait appartenu, était arrivé comme arrivent les anniversaires ronds : avec une force de symbolique qui ne se réduit pas au simple passage d'une année de plus.

Trente ans. Dans cette ville, à cette époque, trente ans était un seuil. Un seuil à partir duquel les familles recommençaient à formuler des questions, les amis à regarder différemment, et soi-même à faire des bilans qu'on évitait à vingt-cinq ou à vingt-huit.

Il avait fait le bilan. Il l'avait fait en privé, un soir de semaine ordinaire, pas le jour de l'anniversaire où les fêtes et les messages rendent la lucidité difficile. Il s'était assis avec son carnet et il avait essayé de regarder honnêtement ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas.

Du côté de ce qu'il avait : une trajectoire professionnelle qui se tenait. Un salaire décent. Des amis de qualité, peu nombreux mais choisis avec un instinct qui s'était avéré généralement fiable. Une bibliothèque qui avait grandi avec lui. Une relation à lui-même qui était moins conflictuelle que celle de ses vingt-six ans.

Du côté de ce qu'il n'avait pas : la réponse à la question. Et c'était là, au fond du bilan, l'absence la plus persistante, non pas Amara elle-même, non pas la relation avec ses dimanches et ses nuits d'insomnie, mais la compréhension de ce qui s'était passé. Le trou dans le récit. La page arrachée.

Sa mère avait appelé ce soir-là. La première fois depuis longtemps qu'elle appelait un soir de semaine. Il avait entendu dans sa voix quelque chose de différent, moins de sollicitude pratique, plus de présence directe. Elle lui avait dit, à mi-chemin de la conversation :

« Tu n'es pas obligé d'avoir tout compris pour avoir bien avancé. »

Il ne lui avait jamais parlé d'Amara en détail. Il lui avait dit qu'il avait été avec quelqu'un et que cette relation s'était terminée, et elle avait compris, avec l'intelligence pratique des mères qui n'ont pas besoin qu'on leur explique tout, que ce n'était pas anodin. Elle n'avait jamais posé de questions. Elle avait attendu. Et ce soir de ses trente ans, elle lui avait dit ça, sans contexte, comme une réponse à une question qu'il n'avait jamais formulée mais qu'elle avait lue.

Il n'avait pas tout compris. Il avait bien avancé. Les deux choses étaient vraies.

Son père avait envoyé un message. Un mot de plus que d'habitude cette fois : « Bien. Maintenant, continue. » Le supplément d'un mot unique, continue plutôt que simplement travaille, lui avait semblé, venant de cet homme économe de lui-même, presque discursif.

Il avait continué.

CHAPITRE XX : CE QUE L'ENIGME DONNE

Les années avaient passé. On en est maintenant à cinq ans après, cinq ans après ce soir de salon, cette posture debout, ces dix minutes de discours préparé. Et si le récit de ces années n'a pas la même densité narrative que les trois années avec Amara, c'est parce que les années de reconstruction ont une texture différente : moins d'événements saillants, plus de travail souterrain, une progression qui ressemble moins à une histoire et plus à une géologie.

Il y avait eu d'autres femmes. D'autres rencontres, d'autres tentatives, certaines brèves, certaines un peu plus longues, aucune qui avait eu la forme et la profondeur de ce qu'il avait eu avec Amara. Il ne cherchait pas à reproduire, il avait la sagesse de savoir que reproduire n'est pas recréé, que chaque chose est unique et que vouloir la retrouver dans une autre est une façon de ne respecter ni l'une ni l'autre. Il cherchait simplement à continuer d'exister dans la relation au monde, y compris la relation à l'autre, à une autre.

Il avait appris à vivre avec l'énigme. C'est peut-être le vrai titre de ce livre, pas L'Énigme d'Amara, mais Apprendre à vivre avec l'énigme. Parce que c'est cela qui s'était passé : il avait cessé de chercher à résoudre et avait commencé à cohabiter. L'énigme était là, elle sera toujours là, et c'était devenu acceptable non pas parce que c'était facile mais parce que l'alternative, passer les années restantes à refuser l'irréductible opacité des autres, était encore moins tenable.

Il y avait quelque chose que l'énigme lui avait donné. Quelque chose d'inattendu, d'un peu paradoxal, la façon dont les pertes les plus dures ont parfois les dons les plus durables.

L'énigme lui avait donné la capacité de tolérer l'incertitude. Dans son travail, dans ses relations, dans sa façon de lire l'avenir, il était devenu quelqu'un qui peut vivre dans le provisoire sans le transformer en catastrophe. Quelqu'un qui sait que les explications ne sont pas toujours données, que les fins ne sont pas toujours justes, et que cette injustice n'est pas une erreur du système mais le système lui-même.

L'énigme lui avait donné de l'attention. Une attention portée aux gens dans leur opacité propre, dans leur mystère particulier, dans ce qu'ils ne disent pas plus que dans ce qu'ils disent. Il était devenu, on le lui avait dit, avec des mots différents, plusieurs fois, quelqu'un avec qui on se sent vu. Pas analysé, pas diagnostiqué, pas résolu. Vu. Et c'était peut-être le don le plus précieux d'Amara, celui qu'elle lui avait transmis sans le vouloir, peut-être sans le savoir : elle lui avait appris à regarder les gens de la façon dont elle le regardait lui, un mardi matin dans une salle de consultation aux murs vert pâle.

L'énigme lui avait donné, enfin, ces pages. Ce livre qui est aussi une façon de rendre quelque chose, non pas à Amara directement, mais à l'expérience, à cette chose qui s'était passée entre deux êtres dans une ville africaine ordinaire sur trois années ordinaires et extraordinaires. Ces pages sont un monument modeste à ce qui ne s'explique pas entièrement. Un remerciement adressé à quelqu'un qui ne le lira peut-être pas, pour quelque chose qu'elle a donné sans le planifier.

ÉPILOGUE : CE QUE L'ON RETIENT

Un dimanche, dans un café sans nom, sept ans après leur premier café dans un café sans nom, Elie Nkamba regardait par la fenêtre.

Pas le même café, celui-là avait fermé, remplacé par une agence d'assurances, comme il arrive souvent aux endroits qui ont contenu des moments importants : ils disparaissent avec une indifférence qui est presque un commentaire sur l'importance qu'on leur prêtait. Un autre café, dans un autre coin de ville, avec des chaises différentes et une musique différente et une femme différente derrière le comptoir. Mais un café, un dimanche, un homme seul avec son café et sa fenêtre.

Il avait son carnet. Il avait commencé à écrire, vraiment écrire, pas seulement noter des fragments. Il écrivait l'histoire d'Elie et d'Amara, l'histoire de ces trois années et de ces années après, l'histoire de cette question sans réponse et

de ce qu'on fait avec une question sans réponse. Il l'écrivait pour lui d'abord, puis il avait compris qu'il l'écrivait aussi pour quelqu'un d'autre, pour tous ceux qui ont eu une Amara, tous ceux qui ont vécu dans la lumière de quelqu'un et qui ont dû apprendre à voir dans l'obscurité quand cette lumière s'est éteinte.

Il avait reçu un message, deux semaines avant ce dimanche. Un message d'un numéro qu'il n'avait plus dans ses contacts mais qu'il avait reconnu immédiatement.

J'ai pensé à toi aujourd'hui sans savoir pourquoi. J'espère que tu vas bien.

Il avait tenu son téléphone quelques minutes sans répondre. Il avait relu le message plusieurs fois avec la même vitesse mais des niveaux différents de conscience. Puis il avait répondu.

Je vais bien. J'espère que tu vas bien aussi. Prends soin de toi.

Simple. Honnête. Sans excès dans aucun sens. Elle avait répondu par une formule équivalente, et la conversation s'était terminée là, avec la douceur de ce qui se finit vraiment, non pas dans la violence d'une rupture ou le déni d'une fuite, mais dans la paix de ce qui a été, ce qu'il a été et qui peut maintenant exister dans la mémoire sans continuer d'appartenir au présent.

Elie avait fermé son téléphone et avait regardé par la fenêtre. La rue était animée d'un dimanche normal. Des gens marchaient avec leurs vies entières sur les épaules, invisibles et lourdes. Des enfants couraient. Un vieux vendait des journaux depuis une table de fortune. Quelqu'un riait trop fort dans un transport en commun qui passait.

La vie, avec sa désinvolture coutumière. La vie sans lui demander son avis.

Il avait ouvert son carnet et il avait écrit, en haut d'une page blanche, ces mots :

Il existe des instants qui ne meurent jamais. Ils se contentent de changer de forme. Ils deviennent, à force d'être portés, une seconde peau.

Puis il avait bu son café. Le café avait le goût du café, ni plus ni moins. Ce n'était pas un café de roman. Ce n'était pas le café des grandes épiphanies. C'était un café de dimanche dans une ville africaine ordinaire, bu par un homme ordinaire qui avait vécu quelque chose d'ordinaire, aimer, perdre, continuer, et qui avait décidé d'en écrire quand même.

Parce que l'ordinaire mérite d'être écrit. Parce que les histoires qui n'ont pas de résolution méritent d'être racontées. Parce que nous sommes tous, d'une façon ou d'une autre, des hommes sans boussole dans des villes qui ne nous ont pas prévu de place, cherchant des femmes qui nous rendent réels, et apprenant, à force de chercher et de perdre, à nous rendre réels nous-mêmes.

C'est tout. C'est assez.

* * *

Fin

REMERCIEMENTS

Ce livre doit beaucoup à ceux qui m'ont appris à lire les silences. À ceux qui sont restés dans les saisons difficiles. À ceux qui sont partis et qui ont laissé, dans leur sillage, quelque chose qui ressemble à de la compréhension.

À tous ceux qui ont un jour tenu le bonheur entre leurs mains et ne savent pas exactement comment il leur a échappé : ce livre est pour vous. Vous n'êtes pas seuls dans votre incompréhension. Et l'incompréhension, apprivoisée, peut devenir une forme de sagesse.

À elle, si jamais elle lit ces pages : merci. Pour ce qui a été.

NOTE FINALE

Franz Kafka (1883-1924) et Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881) sont deux des plus grands écrivains de la littérature mondiale. L'auteur de ce roman leur doit une dette immense, non de leur style, qu'il a humblement tenté d'approcher sans prétendre l'égaler, mais de leur courage : le courage d'explorer l'intériorité humaine dans toute sa complexité, ses contradictions et son inépuisable mystère.

À Kafka, le labyrinthique, qui a su montrer que l'opacité des systèmes et des êtres n'est pas une anomalie mais une condition de l'existence.

À Dostoïevski, le passionné, qui a su montrer que les contradictions humaines les plus déchirantes sont aussi les plus humaines, et que l'amour et la souffrance ne s'excluent pas mais coexistent dans la même âme avec une brutalité tranquille.

Ce roman a été écrit dans l'Afrique de notre temps, avec ses villes chaudes et ses saisons tranchées, ses ambitions collectives et ses destins individuels, ses questions sans réponse et ses bonheurs sans garantie. Il appartient à ceux qui y vivent, qui la traversent, qui l'aiment et qui ne la comprennent pas entièrement, tout comme on aime et on ne comprend pas entièrement les gens qu'on aime.

, Lord GOMA